

Sur Isaïe 58,6-10

Selon R. Houna, si quelqu'un demande de quoi manger, on doit faire une enquête. Mais si quelqu'un demande de quoi se vêtir, il n'y a pas lieu d'enquêter. Cela peut se prouver aussi bien par un raisonnement que par une citation. Par un raisonnement : dans le second cas, l'homme risque la honte, mais non dans le premier. Par une citation : « N'est-ce pas de partager (Paros) ton Pain avec celui qui a faim ? » (Is 58,7) ; il faut lire Parosh, avec un Shin : fais une enquête, puis donne-lui du pain. Il est écrit aussi : « Si tu vois un homme nu, couvre-le ». (id.), ce qui revient à dire : couvre-le dès que tu le vois.

R. Juda, au contraire, a dit : on fait une enquête quand il s'agit de vêtements ; on n'en fait pas quand il s'agit de vivres. Il le démontre des deux façons. Par le raisonnement : celui qui demande à manger souffre de la faim ; celui qui demande des vêtements ne souffre pas. Par une citation : « N'est-ce pas de partager ton pain avec celui qui a-faim ? », de partager sur le champ : il faut comprendre le mot Paros comme il est écrit. Et aussi « si tu vois un homme nu, couvre-le » : ne le couvre que s'il te montre qu'il est nu. La baraita suivante confirme l'opinion de R. Juda : Si quelqu'un vous dit « Habillez-moi ! », faites une enquête sur lui ; si quelqu'un vous dit : « Donnez-moi à manger ! », n'enquêtez pas.

Talmud, *Baba Bathra*, 9,a.

En agissant ainsi, qu'obtiendras-tu ? « Alors ta lumière jaillira comme l'aurore. » (Is 58,8). Ta lumière, c'est ton Dieu. C'est une aurore, parce que son avènement se produira pour toi après la nuit de ce monde. Car cette lumière ne se lève pas, ne se couche pas ; elle demeure toujours.

Augustin d'Hippone (354-430), *Traité sur Jean* 17, 8.

Que personne n'aille croire que l'abstinence seule puisse suffire ! Dieu dit par son prophète : « Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ? », et il ajoute : partage ton pain avec l'affamé, héberge les pauvres sans abri, donne un habit à celui que tu vois nu, ne te dérobe pas devant celui qui est ta propre chair... » (58,6-7). C'est ce jeûne qu'approuve Dieu ; un jeûne qui présente à son regard des mains emplies d'aumônes, un jeûne réalisé dans l'amour du prochain, un jeûne tout pétri de bonté. Ce dont tu te privas personnellement, donne-le donc à un autre. Ainsi, la pénitence corporelle que tu t'imposeras contribuera au mieux-être corporel du prochain nécessaire. Cela permet en même temps de comprendre un autre reproche du Seigneur, que transmet son Prophète : « Quand vous avez jeûné et gémi, est-ce pour l'amour de moi que vous avez multiplié vos jeûnes, et quand vous mangiez et buviez, n'est-ce pas pour vous que vous mangiez, pour vous que vous buviez ? » (Za 7,5-6). C'est manger et boire pour soi que d'absorber sans les partager avec les indigents, les aliments destinés à notre corps et qui sont des dons faits par le Créateur à la communauté des hommes. C'est encore jeûner pour soi que de se priver soi-même pour un temps, en n'attribuant pas aux pauvres le bénéfice de ses restrictions, mais en le réservant pour se l'offrir par la suite. « Sanctifiez le jeûne », dit le prophète Joël (1,14), c'est-à-dire, sans compter les autres biens qu'il faut y adjoindre, faire preuve d'une abstinence charnelle digne de Dieu. Que cesse la colère ! Que s'assoupissent les querelles ! La répression de la chair est vaine si l'esprit ne se réfrène pas dans ses jouissances mauvaises. « Les jours de jeûne, on ne trouve que votre volonté, dit le Seigneur par son prophète, vous jeûnez dans la dispute et la querelle, vous frappez à coups de poing le pauvre, vous opprimez tous vos débiteurs » (Is 58,3). Celui qui réclame son dû à un débiteur ne commet aucune injustice ; mais il est normal, lorsqu'on s'astreint à faire pénitence, de s'interdire même une juste réclamation. Si, dans un esprit de mortification et de pénitence, nous abandonnons ce qui nous revient en stricte justice, à son tour, Dieu nous remettra nos propres injustices.

Grégoire le grand (540-604), *Homélie* 16, 5-6.

La lumière, elle, a bien toujours existé, elle a toujours brillé et brille en ceux qui sont purifiés ; elle est apparue dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue. ... En effet, l'invisible a sans doute été vu, grâce à son corps, par les yeux sensibles de tous ceux, fidèles et infidèles, qui l'ont regardé, mais il n'a été connu et la lumière de sa divinité n'a été révélée qu'à ces fidèles en œuvres, à ceux qui lui disaient : « Nous avons tout laissé et nous t'avons suivi » (Mt 19,27). Et par le mot « tout », il a compris les terres, les richesses, les volontés, et jusqu'au mépris et au dégoût de la vie temporelle en vue de goûter cette vie subsistante et éternelle : car elle est ce qu'il y a de plus doux à tous égards et de préférable, qui n'est autre que Dieu ».

Syméon le nouveau théologien (949-1022), *Catéchèse* 34, 352-368.

Sur 1 Corinthiens 2,1-5

Commentant les textes d'Origène qui justifie les fautes de grammaire et la pauvreté de style de l'Écriture (à propos, p. ex., de 1 Cor 2,4), Marguerite Harl écrit : « La pauvreté stylistique, la présence de fautes de grammaire, tout cela oblige le lecteur à ne pas s'arrêter aux mots, à chercher à percevoir, dans les mots ou sans les mots, au-delà des mots, le sens inspiré par Dieu, les « réalités » auxquelles renvoient les mots ».

Origène (185-255), *Philocalie* 1-20 : *Sur les Écritures*, p. 281.

Ne rien savoir que Jésus crucifié : ceci fait un contraste frappant avec cette vaine enflure de science mondaine. Je ne viens point argumenter, ni étaler des raisonnements et des syllogismes ; non, je viens seulement prêcher Jésus-Christ crucifié. Ces philosophes, ces docteurs qui vous enchantent, ils déploient sous vos yeux la pompe de la rhétorique et tout l'appareil du raisonnement ; mais moi, je ne parle que de Jésus-Christ mis en croix ; et par la prédication de ce mystère, je les réduis tous au silence, signe assez énergique de la toute puissance de celui que j'annonce.

Jean Chrysostome (345-407), *Homélie 3 sur 1 Corinthiens*.

Sur Matthieu 5,13-16

« Vous êtes le sel de la terre ». Quoi donc ? Les disciples ont-ils guéri la pourriture ? Non pas, car ce qui déjà tombe en pourriture ne saurait être régénéré par l'application du sel. Ce n'est donc pas de qu'ils ont fait ; mais ce qui était régénéré au préalable et leur avait été confié, déjà libéré de cette puanteur, ils y ont répandu le sel, afin de le conserver dans l'état de rénovation où ils l'avaient reçu du Seigneur. Car, pour affranchir de la pourriture des péchés, il a fallu la vertu du Christ : empêcher d'y retourner, c'est leur souci et leur labeur ... Ne vous étonnez donc pas, dit-il, si, négligeant les autres, je m'adresse à vous et vous entraîne à de semblables dangers. Considérez à combien de cités, de peuples, de nations je vous enverrai pour vous mettre à leur tête. Aussi veux-je non seulement que vous soyez prudents, mais que vous rendiez tels les autres. Car des hommes en qui le salut d'autrui est en jeu, doivent être très sagaces, et ils doivent posséder un tel trésor de vertu qu'ils puissent le dépenser pour l'utilité d'autrui ... Car si les autres s'affadissent, ils peuvent revenir par vous ; mais vous, si cela vous arrive, vous entraînez les autres avec vous à leur perte, de telle sorte qu'il vous faut d'autant plus de zèle que les affaires à vous confiées sont plus importantes ... Les autres tomberaient-ils mille fois, ils peuvent obtenir leur pardon. Mais le maître n'a aucune excuse s'il fait de même, et il subit le dernier châtiment. Et, de peur qu'en entendant ces paroles : « Lorsqu'en vous maudira et vous persécutera, lorsqu'on dira de vous toute espèce de mal », ils ne manquent de courage pour se jeter dans le monde, le Seigneur dit à ses disciples : si vous n'êtes pas prêts à tout cela, c'est en vain que je vous ai élus. Car ce que vous devez craindre, ce n'est pas d'entendre des malédictions, mais de vous montrer hypocrites. C'est alors, en effet, que vous vous affadiriez et que vous seriez foulés aux pieds. Mais si, après avoir repris les hommes avec

persévérance, vous en recevez des injures, réjouissez-vous. Car la fonction du sel est de piquer et de harceler les mous. Il est donc inévitable que vous vous attiriez des injures ; mais loin de vous nuire, elles ne font que témoigner de votre fermeté. Si au-contre la crainte de les subir vous fait perdre l'énergie qui convient, vous endurez bien pis encore, car, tout en recevant les injures, vous serez méprisés de tous. Voilà ce qu'est être foulé aux pieds.

Jean Chrysostome (345-407), *Homélie 15 sur St Matthieu*, n° 6-7.

Vous êtes le sel de la terre : le Seigneur nous montre par ces paroles qu'il faut, regarder comme des insensés ceux qui cherchent à amasser des biens temporels, ou redoutant d'en manquer, perdent les biens éternels, que ne peuvent donner ni enlever les hommes. « Or si le sel s'affadit avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ? ». C'est-à-dire, si vous, qui devez être en quelque sorte l'assaisonnement des peuples, vous perdez le Royaume des cieux par crainte des persécutions temporelles, quels hommes pourront dissiper vos erreurs, puisque c'est vous que Dieu a choisis pour dissiper les erreurs d'autrui ? « Le sel affadi n'est donc plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes. » Ainsi ce n'est pas celui qui souffre persécution, qui est foulé aux pieds des hommes, mais celui qu'affadit la crainte de la persécution. On ne peut, en effet, fouler aux pieds que ce qui est en bas ; mais ce n'est pas être bas que souffrir beaucoup en son corps sur cette terre, si cependant le cœur est fixé dans le ciel.

Vous êtes la lumière du monde : il les a dits plus haut « sel de la terre », c'est dans le même sens qu'il les dit maintenant « lumière du monde. » Par cette terre dont il parlait plus haut, il ne faut pas entendre celle que nous foulons aux pieds, mais les hommes qui l'habitent, ou mieux les pécheurs, dont la corruption doit être assaisonnée et assainie par le sel apostolique envoyé à cet effet par le Seigneur. De même ici, par le monde il faut entendre non pas le ciel et la terre, mais les hommes qui sont dans le monde ou qui aiment le monde et auxquels les apôtres ont été envoyés pour les éclairer.

Une ville ne peut demeurer cachée lorsqu'elle est située sur une montagne : c'est-à-dire assise sur la justice éminente et parfaite, figurée par la montagne même du haut de laquelle le Seigneur prononce ces paroles.

On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau ... : Quel est, selon vous, le sens de ce terme « sous le boisseau » ? A-t-il été choisi uniquement pour signifier un écran qui cache la lampe, comme si le Seigneur disait : personne n'allume une lampe pour la cacher ? Ce boisseau ne signifie-t-il pas quelque chose de plus ? Placer une lampe sous le boisseau, ce serait préférer son bien-être corporel à la prédication de la vérité, de telle sorte que la crainte de subir quelque gêne dans les biens passagers du corps détourne de prêcher la vérité. Or, le choix du mot boisseau est heureux, soit parce qu'il évoque la mesure de la récompense, car au témoignage de l'apôtre « là chacun recevra le salaire de ce qu'il aura fait, étant en son corps » (2 Cor 5,11) – et c'est encore de ce boisseau du corps qu'il est question dans cet autre passage : « On usera envers vous de la même mesure dont vous avez usé » (Mt 7,2) –, soit parce que les biens temporels qui concernent le corps, commencent et passent dans la durée mesurée des jours, symbolisée peut-être par le boisseau, tandis que les choses éternelles et spirituelles ne sont pas renfermées dans ces limites : « car Dieu donne l'Esprit sans le mesurer » (Jn 3,34). Il place donc la lampe sous le boisseau, celui qui, à cause d'intérêts temporels obscurcit ou voile la lumière de la bonne doctrine.

... mais sur le chandelier : il la place sur le chandelier celui qui assujettit son corps au service de Dieu, donnant la première place à la prédication de la vérité, et au corps la place inférieure du serviteur. La doctrine recevra pourtant de cette sujétion du corps un nouvel éclat, puisqu'elle pénètre dans l'âme des disciples par le concours que lui prête le corps, c'est-à-dire par la voix, la langue et les autres mouvements du corps dans l'exercice des bonnes œuvres. L'Apôtre place donc la lampe sur le chandelier lorsqu'il dit : « Je frappe, mais sans donner des

coups dans l'air. Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé » (1 Cor 9,26-27) ... « afin qu'elle éclaire ceux qui sont dans la maison. » Cette maison, c'est, je pense, la demeure des hommes, c'est-à-dire le monde lui-même, selon les paroles précédentes : « vous êtes la lumière du monde. » Mais si quelqu'un pense que cette maison est l'Église, cela non plus n'est pas une absurdité.

Que votre lumière brille devant les hommes : si le Seigneur s'était contenté de dire « que votre lumière brille devant les hommes », il eût semblé leur donner pour fin les louanges des hommes, que recherchent les hypocrites, ceux qui ambitionnent les honneurs et ne poursuivent que la plus vaine des gloires. Aussi le Seigneur ne s'est-il pas contenté de dire : « afin qu'ils voient vos bonnes œuvres », mais il a ajouté : « et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux », afin que si l'homme plaît aux hommes par ses bonnes œuvres, sa fin ne soit pas de plaire aux hommes, mais que même cela il le rapporte à la gloire de Dieu et plaise aux hommes précisément afin que Dieu en soit glorifié.

Augustin d'Hippone (354-430), *Commentaire du Sermon sur la Montagne*, I, 6-8

Le peuple meurt et nous sommes les auteurs de sa mort, nous qui aurions dû être ses guides pour le conduire à la vie. Par notre faute, en effet, le peuple a péri en masse, parce que, du fait de notre négligence, il n'a pas appris le chemin de la vie. Or, ne pouvons nous dire que les âmes sont la nourriture du Seigneur, puisqu'elles ont été créées pour passer en son corps, c.à.d. pour venir accroître l'Église éternelle ? Mais de cette nourriture nous devrions être l'assaisonnement. Car ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, à ceux qu'il envoyait prêcher, le Seigneur a dit : « Vous êtes le sel de la terre ». Si donc les peuples sont la nourriture de Dieu, les prêtres doivent être le condiment de cette nourriture. Mais lorsque nous cessons la pratique de la prière et des études sacrées, notre sel s'affadit et n'est plus apte à saler la nourriture de Dieu ; aussi notre Créateur ne la prend-il plus, car du fait que nous sommes affadis, elle n'a plus aucune saveur.

Grégoire le Grand (540-604), *Homélie sur les Évangiles*, hom. 17.

Comment sont-ils lumière du monde, sinon en illuminant pour que le monde connaisse ces choses qui étaient obscures, c.à.d. enfermées dans la Loi et les Prophètes ?

Rupert de Deutz (1075-1130), *Œuvres du Saint-Esprit*, Livre IV, 26.